

je vis un torrent d'hommes descendre du Quirinal : ils s'accostaient les uns les autres et s'excitaient à retourner à la charge contre " les infâmes Suisses ", comme ils disaient, qui, au nombre d'environ soixante-dix, s'étaient noblement opposés à leur entrée dans le palais.

Ce qui se passa dans mon cœur, vous vous le figurez ! Je n'entendis qu'un cliquetis d'armes, qu'un cri de " Mort aux Croates du palais ! " et les trépignements furieux de cette bande de forcenés, allant et venant au pas de course. Représentez-vous le poignard ensanglanté que, depuis la veille j'avais sans cesse devant les yeux, et vous comprendrez ma terreur et mes angoisses mieux que je ne puis vous les peindre. Ah ! que j'aurais voulu pouvoir courir vers mon mari et lui donner une arme pour se défendre, lui et mon malheureux souverain !... Déjà, dans mon désespoir je me précipitais sur l'escalier, lorsque je rencontrai une personne qui, me voyant à ce point hors de moi, parvint, à force de prières, à me détourner de mon dessein, et me laissa seule avec mon fils, dans une désolation telle que je n'en éprouvai jamais de plus grande en ma vie.

Enfin, vers dix heures du soir, un billet écrit par le ministre de Russie à sa femme nous apporta quelque consolation ; il était signé de toutes les personnes qui avaient intérêt à rassurer leur famille et qui se trouvaient présentes au château avec M. de Boutenief. Toutes assuraient qu'elles étaient saines et sauvées : une heure plus tard, mon mari me raconta avec indignation comment le palais pontifical avait été cerné par des hommes armés et le canon dirigé contre la porte principale ; comment il avait vu de ses yeux les balles de fusil arriver jusque dans la chambre du pape ; il me dit de quelle manière avait été frappé et tué Mgr Palma ; puis la garde suisse enlevée au pape et remplacée par la milice révolutionnaire dite garde civique. Il me raconta la violence et l'arrogance avec lesquelles fut imposé et proclamé, au bruit des arquebusades, l'étrange ministère de Galletti, Sterbini, Muzzarelli, Campello et Maniani. Enfin il m'apprit que le souverain pontife avait adressé aux ministres étrangers, réunis auprès de sa personne, une protestation contre toutes les énormités accomplies en ce jour.

Tandis que ces événements se succédaient sur un point, Rome était divisée d'opinions ; on n'entendait que discours vains et contradictoires. Les uns disaient que le saint-père transigerait même avec les républicains, et qu'il les tolérerait ; d'autres, que non-seulement il les tolérerait, mais qu'il était le provocateur de ces scandales. Ils le qualifiaient de rebelle, lui tout le premier, comme s'il ne cherchait que l'élevation des siens et l'abaissement de l'Église, apportant pour cette fin l'hérésie dans la religion, les discordes civiles à l'intérieur, et au dehors la guerre. Ah ! si l'on avait pu lire au fond de son âme, on l'aurait vu dévorer des